

d'une personne qui soit nantie d'une permission, ils se réunissent à elle, si cela lui convient, et partagent les frais sans avoir l'embarras de se procurer le laisser-passer indispensable. Je me conformai à cette coutume ; le premier drogman de l'ambassade eut l'extrême obligeance de demander pour moi le firman : douze Français, dont six ecclésiastiques lazaristes, se réunirent à moi ; nous partîmes de bon matin, sous la conduite de l'officier turc, dont l'office devait être de me présenter partout avec ma suite, et de me protéger au besoin contre les avanies de la populace, dont le fanatisme à l'égard des chrétiens est aussi ardent que du temps de Soliman le Magnifique, ou de Sélim Ier.

Notre cavalcade traversa le fameux pont de bateaux, la magnifique caserne du Sérasquier, une partie du grand bazar, dans lequel la ville de Tours ou de Beauvais seraient à l'aise, et arriva devant la principale porte de Sainte-Sophie, après cinq quarts d'heure de marche depuis Péra. La vénérable église se trouve à deux cents pas du grand portail du sérail ; cette résidence de sérail occupe, avec toutes ses dépendances, l'emplacement de l'ancienne Bysance, telle que Constantin la trouva dans le quatrième siècle : cet empereur ayant l'intention de fonder sur la mer de Marmara une nouvelle capitale de l'empire, fit commencer les constructions en dehors de l'enceinte de Bysance, et son premier soin fut de songer à élever une église qui fut Sainte-Sophie ; les successeurs de ce prince l'agrandirent, en changèrent même le plan, et en firent la merveille de l'Orient.

Le sol s'est exhaussé autour de Sainte-Sophie, de sorte qu'il faut descendre pour entrer sous le porche. Notre arrivée attira l'attention des Turcs, et une vingtaine de frénétiques, au visage menaçant, nous accompagnèrent, en murmurant, jusqu'à la mosquée, et ne nous quittèrent plus ; l'officier chargé de nous protéger ne paraissait pas très-rassuré : chacun de nous était muni de babouches que nous mimes partie depuis la veille, vint nous recevoir : il semblait animé d'ind'une certaine importance le rendait plus accommodant que les misérables qui se pressaient sur nos pas.

Comme je venais de voir Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie ne me parut pas extraordinaire pour son étendue, et s'exprimer ainsi, en marbres des plus riches et des plus rares ; digeon blanc, que les Turcs renouvellent tous les trois ou quatre ans, car la religion leur prescrit de tenir constamment blancs chœur, comme dans les églises primitives ; on voit encore les marches sur lesquelles monta Mahomet II lorsqu'il consacra Sainte-Sophie à l'islamisme, le lendemain de la prise de Constantinople. Les colonnes de jaspe et de porphyre répandues dans cette enceinte ne sont point badigeonnées, mais plusieurs d'entre elles sont brisées. Une particularité distingue ce temple des autres églises de la chrétienté ; les deux nefs latérales sont coupées par un plancher, et ce plancher ne se compose que de vastes dalles de marbre jointes ensemble ; on ne peut s'imaginer comment des masses aussi pesantes peuvent tenir suspendues en l'air sans supports intermédiaires : grâce à

cette coupure, Sainte-Sophie possède des galeries très-larges, où se trouvaient jadis des autels secondaires que les Turcs ont fait disparaître, mais dont on voit encore la place.

Lorsque nous fûmes arrivés dans ces galeries, du haut desquelles on embrasse d'un seul coup d'œil toute l'église, l'iman, qui marchait constamment à mes côtés, s'arrêta pour me montrer l'emplacement d'un ancien autel : dans cet endroit, on distinguait parfaitement une bande de la paroi qui paraissait moins ancienne que le reste de la muraille, semblable à une porte murée depuis longtemps. L'iman insistait pour que j'examinasse avec attention cette partie de mur, et me donnait en turc une explication que je ne comprenais nullement ; les autres visiteurs, groupés derrière moi, regardaient attentivement sans deviner ce dont il s'agissait. Enfin, un drogman grec qui nous accompagnait, car son intervention était indispensable dans notre excursion, fit une exclamation de douleur, et les traits de son visage exprimèrent une vive agitation. Voici l'explication fournie par le drogman. "Les Turcs pénétrèrent dans Constantinople, en 1453, vers les huit heures du matin ; ils se portèrent en toute hâte à Sainte-Sophie pour la livrer au pillage ; ils savaient que les riches habitants du pays y avaient caché leurs trésors. Dans ce moment, un prêtre catholique disait la messe (1) à l'autel latéral qu'on vous indique ; les assistants s'enfuirent épouvantés, en voyant arriver les soldats vainqueurs ; le prêtre seul resta et continua le saint office ; les Turcs le massacrèrent et l'enfouirent tout droit dans la muraille ; l'iman vous montre ici la place de sa tombe. La croyance est parmi nous autres Grecs de Constantinople, continua le drogman en baissant sensiblement la voix, que le jour où les Français prendront la ville et en expulseront les Osmanlis, ce prêtre sortira de lui-même de la muraille et finira sa messe."

Nous restâmes plusieurs heures dans Sainte-Sophie, dont le dôme immense domine tous les autres édifices de la capitale. A notre sortie, nous trouvâmes beaucoup de peuple rassemblé ; il nous accueillit par de violents murmures ; plusieurs hommes, plus déterminés que les autres, se mêlèrent à notre groupe en nous menaçant ; l'officier chargé de nous protéger baissait la tête et n'osait point écarter la foule. Un de ces furieux s'attacha à mes pas avec obstination ; c'était un Turc de haute taille, le visage basané et les yeux enflammés de fanatisme : il tenta, à plusieurs reprises, de me mettre dans la main des marrons cuits, et chaque fois je repoussais vigoureusement son bras, de manière que les marrons tombaient à terre. Cet homme voulait me faire une avanie ; les gens du peuple, dans leur grossièreté, sont persuadés que les chrétiens n'ont rien à manger, et qu'un bon musulman doit les nourrir par compassion. Si j'avais accepté ses marrons, la multitude aurait applaudi avec transport à l'action héroïque de mon persécuteur ; mais on m'avait prévenu : je montrai de la fermeté, et je poursuivis ma route à travers ces flots de mécréants ; peu à peu leur nombre diminua, car ces gens redoutent de franchir les limites de leur quartier habituel.

Au bout d'une demie-heure de marche, nous nous trouvâmes à l'entrée de l'Hippodrome : cette place si célèbre était aussi vaste que celle de Louis XV à Paris, quand Bélisaire y recevait les honneurs du triomphe : les deux tiers du terrain sont